

LA LECTURE

ARTICLE PREMIER : SON UNIVERSALITE—SON INFLUENCE

Au premier abord, il semblerait bien simple de résoudre le problème des lectures par ce seul principe : Ne lisez que de bons livres. Mais la difficulté consiste précisément à déterminer ce que c'est qu'un bon livre. Ici, comme partout il y a l'absolu et il y a le relatif. Il sera facile de déclarer bon un livre qui est, par exemple, revêtu de l'approbation épiscopale, comme il sera facile de déclarer mauvais un livre que l'Eglise condamne formellement, ou un journal dont un évêque interdira la lecture. C'est ce que j'appelle *l'absolu* dans cette question, en ce sens, comme nous le dirons tout au long plus tard, que notre conscience est ici formée par une autorité légitime, qui est claire et précise. Mais quand l'autorité s'entient à ces termes imprécis : Ne lisez que de bons livres, la question est de savoir si tel livre déterminé est bon ou mauvais pour telle personne déterminée, qui se trouve dans telle situation déterminée, ou qui a telle fonction déterminée. Ceci est le *relatif*, et qui dira son étendue, en même temps que ses variations ? Pour montrer ce relatif dans un contraste frappant, il est évident que vous ne permettrez jamais à une jeune fille les lectures que vous permettrez à un médecin, et encore parmi les jeunes filles, vous devrez avoir soin de considérer l'âge, le caractère. l'éducation, les tendances physiologiques et les dispositions morales. Le cas est donc complexe, comme presque tous les cas de morale appliquée, et sans prétendre la résoudre jusque dans ses dernières circonstances de temps, de lieu, de personnes et de situations,—ce qui revient en propre au directeur de conscience—nous pouvons néanmoins, en nous inspirant sans cesse de règles générales du droit naturel et des règles particulières du droit ecclésiastique, établir des principes indiscutables, dont les conclusions pratiques seront faciles à déduire.

* * *

Par manière de préambule, et afin de montrer l'opportunité de cette étude, constatons tout d'abord combien la lecture est universellement répandue, et de combien s'accroît son influence par cette universalité même.

§ I. UNIVERSALITÉ DE LA LECTURE.

« Autrefois, la lecture était un luxe aristocratique : quelques hommes parlaient, un public d'élite écoutait, jugeait, et le reste du monde percevait de loin la rumeur. Aujourd'hui, tout le monde écrit, tout le monde juge, tout le monde lit. Le concierge a son roman dans sa loge, la couturière sur ses genoux, la femme du monde sous son chevet, comme un conseiller de langueur et de rêverie paresseuse. Les volumes de vers sont mîns courus, parce qu'ils représentent une culture plus haute, mais leur public est cependant étendu, et ne manque ni d'empressement, ni de ferveur—et dans tous les genres accessoires, voyages, nouvelles, informations variées de tout ordre qui s'adressent à la foule, à plus forte raison en est-il ainsi, et il y a beau temps déjà qu'on peut redire, en l'élargissant quelque peu, le mot de V. Hugo, dans une de ses préfaces : Le public est prêt, l'écrivain peut venir. »

Ces paroles, que j'emprunte au R. P. Sertillanges, dominicain, dans son livre sur le *Patriotisme et la Vie sociale*,

résument parfaitement tout ce que l'on peut dire sur l'universalité de la lecture. C'est d'ailleurs un fait que tous peuvent d'autant plus facilement constater que chacun travaille à le rendre plus constatable.

* * *

Le voyez-vous, ce jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, rentrant dans sa chambre le soir, pour prendre son repos, croit-on, et qui trompant la vigilance de ses parents, se met, non pas à lire, mais à dévorer son livre, à la lueur tremblante d'un reste de bougie qui va s'éteindre,—ne pouvant se résoudre à quitter sa lecture que lorsque celle-ci elle-même ne s'étend pas plus loin ? Le temps, consacré au sommeil, se consume ainsi dans un labeur stérile autant que malsain, dont le moindre défaut est de faire passer des nuits blanches et de préparer des lendemains alourdis et fatigués. Qui ne connaît les industries employées par les collégiens pour arriver à leur fins ? La force du désir les rend ingénieux ; si étroite que soit la surveillance, ils arrivent à y échapper. Tout endroit leur est bon ; tout livre surtout leur convient ; peu leur importe—avant tout, ils veulent lire, ils lisent.

Regardez cette jeune fille ou cette jeune femme, nonchalamment étendue sur son *rocking-chair*, un meuble bien immortifié qu'a inventé le confortable moderne ! « Voyez-la ouvrir son livre avec une avidité qui se trahit à toutes ses attitudes : la voilà sous l'empire de la fascination ; elle dévore ces pages qui semblent l'absorber tout entière. Son œil en feu parcourt avec une ardeur brûlante ces lignes qui disparaissent comme les sillons des campagnes, quand on voyage en train express. Une heure, deux heures, trois heures se passent... l'âme est volcanisée, l'intelligence est surexcitée, le cœur est une lave prête à sortir. Cette jeune femme s'empoisonne plus ou moins chaque jour ; j'admets avec vous que c'est un poison léger, ce n'est pas encore de l'arsenic, c'est-à-dire que le livre n'a point peut-être cette dose de corruption qui en fait un danger immédiat pour la constitution, mais le danger, pour être moindre, n'en est pas moins sérieux, et pourra le devenir davantage avec le temps. Aussi voyez : cette âme si tranquille est devenue comme un charbon toujours incandescent ; une fois sortie de sa chambre, elle n'a plus de goût pour rien, elle est ennuyée, elle a le spleen quand elle n'est pas avec ses livres, et le désordre se met peu à peu dans ses idées, dans ses affaires, dans sa tête, dans son caractère, dans son humeur, dans ses relations avec son mari, avec ses enfants, avec ses connaissances. Tout est changé en elle : qui a opéré cette métamorphose ? C'est la lecture ».

* * *

Vous voyagez. Que faire, dans un voyage, sur le chemin de fer ou sur un bateau, à moins que l'on ne lise ? Et on lit avec une persévérance frénétique.

S'il ne s'agit que d'un court trajet, de ce trajet que l'ouvrier ou l'ouvrière de tout nom et de tout métier doivent chaque matin accomplir pour se rendre à leur travail, c'est le journal qui aura les honneurs de cette course matinale. Qui arrivera jamais à établir la statistique des personnes lisant leur journal à sept heures du matin, en y ajoutant celle, bien entendu, des paresseux et des paresseuses qui le lisent sur le coup de neuf ou dix heures, la tête appuyée sur l'oreiller, probablement en guise de prière du matin ? Pour ne citer qu'un seul fait, je connais une paroisse de 150 âmes, où le courrier apporte chaque jour quatorze exemplaires d'un seul et même journal sans compter les autres journaux, qui ont forcé l'entrée de